

MATALLA

Chefaillon dans tous ses états

La fonction publique de l'Éducation nationale possède en son sein un personnel remarquable dans sa pluralité. Pour beaucoup, la vocation reste un réel marqueur de leur motivation. Chez ceux-ci, guidés par leur altruisme, on constate un amour du savoir et une volonté non feinte de le transmettre. Ils sont habités par leur charge, à la manière des hussards de la Troisième République.

D'autres, peu nombreux heureusement, bien installés dans les privilèges de leur statut, dérivent de leur mission.

Se croyant dans l'impunité, ils se gargarisent d'un sentiment de puissance qui les enivre.

Par l'onction de la seule réussite au concours, ils trouvent naturels et même légitimes les avantages dont ils bénéficient : un logement de fonction pour les accueillir dans leur lieu de travail, une carrière protégée qui les exonère de la peur du lendemain et de nombreuses petites choses diverses et variées, matérielles et autres, qui les installent dans un confort enviable et privilégié.

Lorsqu'ils sont nommés à la tête d'une institution, ils pratiquent souvent une confusion des genres.

Ces chefaillons en mal de pouvoir se transforment alors parfois en de véritables tyrans.

Imaginez, par exemple, une personne de cette catégorie, des années durant dans une situation d'usage d'un bien qui ne lui appartient pas. Presque sans surprise, vous verrez qu'au bout d'un moment, elle sera tentée de réagir à l'instar d'un propriétaire. Elle se permettra des abus qu'elle ne tolérera pas pour autrui.

Hélas, les faits divers qui s'étalent les médias nous le prouvent régulièrement. Généralement ce genre de tyran est souvent incapable à lui tout seul de gérer une quelconque entité. Bien évidemment, il veillera à s'appuyer sur une petite cour qu'il aura aménagée et dont les membres choisis minutieusement lui seront tous acquis.

Gare donc à celui qui ne marche pas au pas, à la cadence qu'il aura imposée.

L'histoire qui va vous être contée ici ne constitue pas une exception. Elle rapporte dans les faits, des manipulations et roublardises que se permet un de ces fonctionnaires, chef d'établissement, à l'encontre d'un autre fonctionnaire subalterne, reconnu comme un personnel irréprochable dans son environnement professionnel et investi tout entier dans l'activité qui est la sienne.

-«Ici- la- loi- c'est- moi. Vous entendez. C'est-moi. Je fais ce que je veux et vous ferez exactement ce que je vous dis de faire. Et maintenant, quittez ce bureau»

C'était ainsi que ce chef d'établissement vociférait. Un bonhomme bedonnant, au visage rond percé par un gros nez aquilin et clairsemé d'une légère barbe grisonnante. Avec une expérience parlante accumulée par le poids des responsabilités passées et un zèle qu'il avait toujours développé dans le rôle que l'institution lui avait attribués, il se sentait désormais, sur la fin de son parcours professionnel, à l'abri de tout.

En tout cas, tel était son état d'esprit. Sans gêne dans l'entourage, on l'entendait dire et redire avec assurance:

-«Que voulez-vous qu'il m'arrive maintenant à quelque temps de la retraite?»

Parfois, se heurtant à un contestataire de certaines de ses décisions, il entrait facilement dans des colères homériques. Il fronçait ses sourcils et l'ensemble de son visage exprimait alors une apparente dureté. Sa bouche usée par la multitude d'états à laquelle elle était soumise, sans transition du sourire au rictus, prenait l'effet d'un triangle avec le sommet inversé, au milieu duquel deux grosses lignes dentaires apparaissaient et disparaissaient, rythmées par un fort débit de paroles. Ses cris et ses hurlements dépassaient alors l'enceinte feutrée de son grand bureau. Les secrétaires l'entendaient articuler syllabe après syllabe.

-«Je-suis-le-chef-d'établissement, vous-me-devez-le-respect de-la-fonction».

Il insistait consciemment ou inconsciemment, difficile de cerner la limite entre les deux états, sur un seul mot: «Chef». Il le répétait souvent, donnant le sentiment d'y puiser l'énergie destinée à se convaincre lui-même plus que la personne à laquelle il s'adressait.

Lorsqu'il sentait ou percevait face à lui, une quelconque résistance que naturellement il ne pouvait se résoudre à accepter, sa narine droite se dilatait, traduisant un tic de nervosité récurrent.

Son cerveau lui commandait alors l'expression d'une notion bien ancrée en lui, ne laissant place à aucune concession possible.

«Le chef doit se faire obéir».

A la fin de l'entrevue, il ouvrait largement sa porte et faisait sortir interloquée la personne qui venait de subir sa houleuse réprimande.

Le temps passant, il finissait par croire avec force à l'image qu'il se faisait de lui-même. Un homme volontaire, écouté et apprécié.

Mais comme il était très loin de réaliser le caractère illusoire du jugement dont il s'enorgueillissait. Ce n'était pas bien sûr le jugement que partageait la communauté qui l'entourait. Ce qu'il prenait pour de la volonté était de l'entêtement bête et méchant à aller au bout d'un projet sur des idées arrêtées qui ne supportaient pas la contradiction dès lors que c'était lui qui les initiait.

Ce qu'il prenait pour de l'écoute, n'était rien d'autre que l'effet de peur qu'il inspirait à son entourage, craignant de subir des représailles s'il ne complaisait pas au chef.

L'appréciation qu'il pensait avoir en retour sur son humble personne, n'était due qu'à l'effet de cour, de gens soumis car il aura purgé, auparavant tous ceux qui n'allaient pas dans le sens de ses choix.

Chef d'établissement donc, d'un collège de banlieue ouest parisienne, dans une petite ville bourgeoise, cela faisait bien longtemps qu'il avait perdu toute attache.

On ne lui connaissait pas de famille. On ne lui connaissait pas de compagne. On ne lui connaissait pas même la compagnie d'un animal domestique. Tout semblait avoir disparu de son fait, le long de son parcours, sacrifié à la primauté de ses objectifs.

Les quelques histoires tissées çà et là, aux différentes étapes de sa vie, n'avaient pas résisté à l'abandon lorsqu'il estimait qu'elles freinaient ses ambitions.

Il laissa sans scrupule derrière lui, se morfondre en province des parents qu'il traitait maintenant comme des étrangers.

Quand il les évoquait, on eut dit qu'il parlait d'une sorte de fantômes surgissant d'un passé qu'il n'avait jamais accepté.

Il voulait tout simplement les effacer de sa mémoire par mépris de leur condition d'agriculteurs auquel il avait échappé.

Chef d'établissement avait été pour lui un rêve de lycéen.

Mais dans chef d'établissement c'était le mot chef qui l'avait attiré. Une volonté irrésistible d'être chef tout court l'avait guidé avant tout.